

« La guerre juive » (*Témoignage d'un engagement*)

Les combats qui ont commencé le 6 octobre sont, bien sûr, un événement typique de la seconde moitié de ce siècle, si on les observe à vol d'oiseau : un affrontement de plus, à la frontière, par lequel deux superpuissances cherchent à définir leur zone d'hégémonie respective. Voilà pourquoi tous ceux qui ne sont pas directement impliqués et qui s'opposent à la forme soviétique de société doivent se ranger du côté d'Israël, tandis que ceux qui gardent quelque foi dans le modèle soviétique doivent se ranger du côté des Arabes. Et c'est aussi pourquoi ceux qui croient que le système bipolaire ayant structuré l'après-guerre est désormais contesté par un système multipolaire peuvent espérer que ces affrontements frontaliers ouvrent la voie à l'intervention active de nouvelles puissances montantes. Si on l'envisage ainsi, depuis la distance quasi inhumaine de la géopolitique, la guerre, sans être très importante en elle-même, peut receler des possibilités dangereuses et stimulantes pour l'avenir. Bien entendu, une telle perspective est accessible à tout Juif (comme à tout homme), mais elle ne saurait le satisfaire pleinement. Il aura tendance à croire qu'une telle vision, tout en révélant certains aspects essentiels de l'événement, ne permet pas d'en saisir le caractère spécifiquement juif. Elle ne montre pas qu'il s'agit d'une guerre juive, et qu'à ce titre, elle est essentiellement différente de toute autre guerre dans un contexte comparable. Il pensera que tout ce qui est juif ne peut être compris à travers des catégories générales, parce que la « judéité » semble appartenir à une espèce qui ne s'intègre dans aucune classification. Si l'on admet que l'adjectif « juif » implique toujours une difficulté de classification (ainsi : la religion juive n'est pas une religion comme les autres, le peuple juif n'est pas un peuple comme les autres, l'État juif n'est pas un État comme les autres), alors toute généralisation de la guerre juive sous la rubrique d'un simple « conflit frontalier » échouera à l'expliquer vraiment.

Inutile d'essayer de le nier : la conviction qu'être juif, c'est être quelque chose de particulier et de difficilement généralisable, constitue un élément essentiel du judaïsme. Toute tentative de nier cette conviction revient à nier le judaïsme. Le paradoxe est le suivant : si une telle tentative émane des Juifs, elle vise la « normalisation » juive, c'est-à-dire la disparition du judaïsme ; si elle émane des non-Juifs, elle vise l'acceptation et l'absorption des Juifs dans leur contexte, ce qui revient également à la disparition du judaïsme. Le paradoxe est donc que ce qui, chez les non-Juifs, s'appelle « antisémitisme » (l'acceptation de la spécificité juive) s'appelle, chez les Juifs, fidélité au judaïsme – la même acceptation. Le fait de croire à la singularité juive semble diviser tous ceux qui s'y confrontent en deux camps : les Juifs assimilés et les non-Juifs sans préjugés d'un côté ; les Juifs fidèles et les antisémites de l'autre. Le paradoxe se résout si l'on considère ce que signifie cette « singularité juive ». Le judaïsme entend par là une sorte d'obligation particulière, non généralisable, envers l'humanité, assumée par tout Juif véritable. L'antisémitisme entend par là une caractéristique biologique ou culturelle.

Résoudre le paradoxe ainsi permet la réflexion suivante : les Juifs qui refusent de croire en la singularité juive ne veulent pas assumer les obligations particulières qu'elle implique ; les non-Juifs qui la nient ne voient aucune utilité à ces obligations ni aux souffrances qu'elles entraînent pour les Juifs ; les Juifs qui l'acceptent n'ont pas besoin d'en démontrer la « vérité » : les Juifs ne sont pas considérés comme spéciaux par nature, mais par ce qu'ils doivent faire. Les antisémites, eux, doivent prouver que les Juifs sont spéciaux – preuve évidemment impossible. Ainsi, la guerre juive se présente sous quatre perspectives fondamentales, en ce qui concerne sa « judéité ». Les Juifs qui refusent cette singularité doivent la voir comme une guerre semblable à toutes les autres, car pour eux elle ne doit pas être différente. Les non-Juifs qui refusent la singularité juive la voient, eux aussi, comme une guerre comme les autres, puisqu'elle ne peut, selon eux, être différente. Les antisémites la voient comme une guerre typiquement juive, parce que les Juifs seraient différents – plus rusés,

plus calculateurs, plus intelligents, plus héroïques. Mais les Juifs qui acceptent la singularité juive (et les rares non-Juifs qui tentent de le faire dans le sens juif du terme) doivent la voir comme un défi adressé au judaïsme : accomplir ce qui doit l'être selon la vocation particulière du judaïsme.

Tout cela paraît évident, mais la réalité l'obscurcit. L'État juif aujourd'hui en guerre est le résultat d'une tentative de « normaliser » le judaïsme, de nier la singularité juive et donc de refuser les obligations spécifiquement juives. C'est pourquoi l'establishment israélien et une large partie de la population souhaitent voir cette guerre comme une guerre ordinaire, et agissent non en Juifs, mais comme le ferait n'importe quel État. Pourtant, ils sentent bien qu'ils ne sont pas un État comme les autres : en quelque mesure, ils restent juifs. Ils mêlent donc normalité et particularité, ce qui pourrait passer pour opportunisme, n'était la guerre pour leur survie. Les États arabes qui combattent Israël semblent d'accord avec Israël pour dire que c'est une guerre « normale » (une guerre de libération de l'oppression impérialiste), mais ils sentent qu'il y a là quelque chose de particulier – l'État d'Israël n'étant pas facilement classable comme impérialiste – et ils tendent donc à devenir antisémites. Les autres États impliqués, directement ou non, essaient vainement d'éliminer l'aspect juif du conflit ; ils n'y parviennent pas, à la fois à cause de leur propre histoire et parce qu'Israéliens et Arabes les empêchent de l'oublier. Ainsi, les quatre perspectives à partir desquelles la guerre peut être vue dans sa judéité sont aujourd'hui mêlées. Il ne reste qu'aux Juifs non israéliens le devoir de les discerner.

La perspective antisémite pure serait la suivante : les Juifs constituant un type d'homme particulier, cette guerre prouve encore que, partout où ils apparaissent, dans n'importe quelle organisation sociale, ils ne peuvent être assimilés. Le contexte (les Arabes) cherche donc à les éliminer. Mais puisque les Juifs affirment ne pas être particuliers dans ce cas précis (ils prétendent être un État comme un autre), la guerre prouve aussi que tout déni de spécificité juive est une ruse : Israël n'est pas un État, mais une position conquise et étendue du judaïsme international. Cette perspective, fondée sur une erreur factuelle, ne peut fournir une image vraie du conflit, mais elle est très répandue (chez des Juifs autant que chez des non-Juifs ; les Juifs qui s'y reconnaissent sont, en ce sens, antisémites).

La perspective assimilationniste pure serait : les Juifs mènent cette guerre pour imposer à leur contexte le fait qu'ils sont comme les autres nations. Le contexte refuse cette idée, et c'est en cela qu'il est antisémite. Il faut gagner la guerre, établir de solides frontières, puis négocier avec les Arabes un accord qui permette à l'État d'Israël de croître et prospérer. (C'est la perspective de l'establishment israélien, purifié des éléments juifs qui subsistent encore en lui.)

La perspective absorptive pure serait : les Juifs n'ont rien à voir avec cette guerre, qui oppose des populations locales manipulées par les grandes puissances. Le fait que l'un des camps soit de souche juive importe peu aux Juifs de la diaspora ; ils considèrent qu'il s'agit d'une nation du Proche-Orient comme les autres, tandis qu'eux-mêmes sont en voie d'absorption dans leurs contextes respectifs. (C'est la perspective de l'establishment soviétique, s'il était purifié des éléments antisémites qui s'y attachent encore.)

Enfin, la perspective proprement juive serait : être juif, c'est assumer des obligations particulières envers l'humanité, et ces obligations concernent la justice. Ces obligations peuvent avoir une explication transcendante ou immanente ; l'histoire montre surtout que les Juifs ont souvent échoué à les assumer. C'est pourquoi l'histoire juive diffère de celle de tout autre groupe. L'histoire de l'État d'Israël, pour des raisons internes et externes, illustre cet échec : la guerre actuelle en est à la fois la conséquence et l'occasion d'un possible réengagement.

Si l'État d'Israël avait assumé sa judéité, il se serait donné pour modèle de comportement individuel et collectif dans l'avenir, comme l'avaient fait les véritables expériences juives du passé – le judaïsme

biblique, le christianisme originel, le spinozisme, le marxisme, le structuralisme, etc. Il aurait voulu être un modèle pour la libération du « tiers-monde » (de même que le christianisme fut modèle pour la libération des esclaves, et le marxisme pour celle des travailleurs). Il a échoué – sauf dans quelques expériences limitées, comme les kibboutzim – et se trouve donc exclu de toutes les tentatives de libération du tiers-monde et attaqué par ceux qui les mènent. C'est là une « explication » du conflit actuel : Israël est attaqué parce qu'il a concentré son énergie et son imagination non pas à occuper une place organique au sein du tiers-monde, mais à y imposer une présence aliénante. Il a échoué dans l'imagination politique, sociale et religieuse ; autrement dit, il a échoué à être juif. Mais cette guerre peut ouvrir de nouvelles perspectives. Elle peut susciter une révolution de la conscience israélienne (et de la conscience juive de la diaspora), au sens d'une réappropriation des obligations juives. Ce qu'il faut aujourd'hui, ce ne sont pas davantage de généraux ni de politiciens traditionnels, mais des penseurs politiques, sociaux et religieux véritables ; non pas quelques victoires militaires supplémentaires, mais des idées et des visions d'une société du tiers-monde à venir dont Israël et les Juifs de la diaspora devraient être les porte-parole. En somme, ce qu'il faut, ce n'est pas imposer la volonté de l'establishment israélien aux dirigeants arabes, mais parvenir à une compréhension sincère et à une collaboration avec les masses arabes opprimées, et plus largement avec les peuples du tiers-monde.

Sous cette perspective, la guerre présente ne peut avoir que deux issues : soit elle conduira à un règlement politique entre les établissements israélien et arabe ; soit elle provoquera un changement radical dans la conscience israélienne et son devenir véritablement juif. Dans le premier cas, la guerre n'aura guère d'importance – simple conflit de frontière, sauf si l'équilibre des grandes puissances s'en trouve menacé. Israël deviendra alors un État du Proche-Orient parmi d'autres, sous hégémonie américaine ; ses frontières, plus larges ou plus étroites, n'auront pas plus de conséquences, et d'autres guerres suivront, de type coréen ou vietnamien. Dans le second cas, la guerre pourrait devenir le point de départ d'une nouvelle phase du combat du tiers-monde contre la domination des puissances – autrement dit, d'une nouvelle phase dans l'histoire du judaïsme.

Bien qu'il y ait aujourd'hui bien peu de signes annonçant cette seconde issue, c'est pourtant vers elle que doit tendre celui qui se reconnaît comme juif. Il doit se tenir au-dessus des événements, non dans la distance inhumaine de la géopolitique, mais dans une distance qui lui permette de s'engager selon ses obligations spécifiquement juives. On espère et on attend avec impatience que de tels engagements se manifestent (sous forme de contacts avec les masses arabes ou autrement) et qu'ils viennent contrecarrer certaines exagérations chauvinistes actuellement diffusées. Cet espoir n'est pas utopique : la judéité a su, par le passé, se manifester dans les situations les plus adverses.

Traduction du tapuscrit « A Jewish War »